

Jean-Claude Michéa

RENCONTRE AVEC LE PENSEUR DE LA FRANCE DES "GILETS JAUNES"

C'est l'un des philosophes contemporains les plus importants et les plus mystérieux. Il y a deux ans et demi, Jean-Claude Michéa est allé jusqu'au bout de ses idées. Il s'est installé dans une ferme au cœur de la France périphérique pour partager les conditions de vie des plus humbles. Habituellement, il ne rencontre jamais les journalistes. Pour « Le Figaro Magazine », il a fait une exception.

Par Alexandre Devechio (texte) et
Vincent Nguyen/Riva Press pour Le Figaro Magazine (photos)

Mon adresse ? Attendez, il était bien convenu que l'entretien aurait lieu à Mont-de-Marsan. Il vous a été clairement signifié, depuis le début, que l'accès à notre ferme est strictement interdit à tout journaliste (et a fortiori à tout photographe), le lieu devant rester "secret". Il s'agit de respecter la quiétude de notre petit village où nul n'a envie de voir débarquer micros et caméras. Donc, à vous de voir si vous maintenez ce déplacement. Mais c'est cela ou rien ! » Est-ce qu'on maintient le déplacement ? Bien sûr que oui ! Pour un « représentant du monde médiatique », rencontrer Jean-Claude Michéa est un privilège rare. L'auteur d'*Impasse Adam Smith* est un peu le Stanley Kubrick des intellectuels. Comme le cinéaste culte décédé, Michéa a une réputation d'ermite inaccessible. Vous ne le verrez jamais à la télévision. Il ne fréquente pas les salons parisiens qu'il déteste, est presque impossible à joindre par téléphone et accorde de rares entretiens par e-mail. Une distance qui n'a fait que renforcer son aura auprès de lecteurs toujours plus nombreux et fervents.

A la gare de Mont-de-Marsan où il nous a donné rendez-vous, nous l'attendons avec un mélange d'excitation et d'appréhension. Mais Michéa n'est pas l'ours misanthrope ni le gourou lointain qu'on pouvait imaginer. Tout au contraire, il nous accueille avec chaleur comme de vieux amis. « Il n'arrête jamais de parler », nous prévient son épouse, Linda, qui l'accompagne. Bonnet vissé sur la tête, sweat-shirt et pantalon baggy, Michéa cultive son look de vieux hippie. Mais il y a aussi du Pagnol et du Audiard dans le personnage. Une pointe d'accent méridional adopté à Montpellier où il a été professeur de philosophie pendant plus de trente ans. Un sens de la répartie digne d'un tonton flingueur, héritage de son enfance dans le Paris populaire et de la fréquentation de l'écrivain anar de droite, Antoine Blondin, l'un des plus proches amis de son père.

Le philosophe, adepte de la décroissance et de la permaculture, est venu nous chercher dans un vieux diesel. Une provocation ? Non, un instrument de survie lorsqu'on habite à la campagne, loin de tout. « Je suis décroissant, mais le combat pour la décroissance doit être articulé au combat pour les classes populaires. On ne peut jamais commencer par supprimer quelque chose qu'on n'a pas remplacé. C'est comme enlever ses béquilles à un cul-de-jatte, explique le philosophe. J'ai un voisin qui vit avec 600 euros par mois et qui doit calculer le jour du mois où il peut encore aller faire ses courses à Mont-de-Marsan sans tomber en panne, en fonction de la quantité de diesel qu'il a encore les moyens de s'acheter. » Avec le géographe Christophe Guilluy, c'est l'un des rares penseurs emblématiques de la France périphérique. Celle des « gilets jaunes », dont le philosophe a récemment pris la défense dans une lettre publiée sur le site alternatif Les Amis de Bartleby. « La plupart des "gilets jaunes" n'éprouvent aucun plaisir à devoir prendre leur voiture pour aller travailler chaque jour à 50 kilomètres de chez eux, à aller faire leurs courses au seul centre commercial existant dans leur région, ou encore à se rendre chez le seul médecin qui n'a pas encore pris sa retraite et dont le cabinet se trouve à 10 kilomètres de leur lieu d'habitation », écrit-il. S'il a accepté exceptionnellement de nous rencontrer, c'est pour mieux nous faire toucher du doigt cette réalité trop souvent ignorée par nombre de médias parisiens.

DÉCENCE COMMUNE

En ce jour de novembre gris, Mont-de-Marsan, la préfecture des Landes, apparaît déserte et triste. Dans ce coin de France abandonné, Michéa se sent pourtant davantage chez lui qu'à Montpellier, métropole standardisée où il a vécu la plus grande partie de sa vie. Ici, il entend le chant des oiseaux et respire l'air frais. Surtout, il est au contact des gens ordinaires : les siens. A la librairie indépendante Caractères, installée dans l'ancien garage Peugeot de Mont-de-Marsan, tout le

A Mont-de-Marsan, la préfecture des Landes, Michéa se sent chez lui. Avec Christophe Guilluy, il est l'un des penseurs emblématiques de la « France périphérique ».



“MES VOISINS ÉLEVEURS CONNAISSENT MIEUX L'EUROPE QUE LES JOURNALISTES PARISIENS”

monde se connaît. Alors que la plupart des commerces ferment, l'espace de 570 m² est plus qu'un simple magasin de livres : un lieu de vie et de rencontres. Michéa y trouve la convivialité qu'il aime dans les petites villes, la fameuse « *décence commune* » chère à Orwell, c'est-à-dire l'« *honnêteté ordinaire* » ou la « *moralité naturelle* » qui s'exprime spontanément, selon l'écrivain britannique, chez les gens humbles. Dans un paysage intellectuel et médiatique conformiste où le rôle de chacun est savamment réparti, Michéa fascine et déroute par sa singularité. Renvoyé dans le camp de la réaction par la gauche progressiste, caricaturé en crypto-communiste par la droite libérale, le philosophe, régulièrement cité par Eric Zemmour, séduit cependant une partie de la gauche radicale comme de la droite conservatrice. Si Michéa plaide pour la remise en cause profonde de notre mode de vie fondé sur le consumérisme, il est allergique aux transgressions modernistes du gauchisme culturel : la lutte pour les droits des LGBT, le véganisme ou encore le combat contre l'accent circonflexe préparent, selon lui, le « meilleur des mondes » techno-marchand. Taxé de « *rouge-brun* » par ses adversaires, il emprunte à Orwell, encore, la notion d'« *anarchiste conservateur* » pour se définir. « *Même dans la bouche d'Orwell, le terme de tory anarchiste était une provocation, bien sûr. Alors chez Michéa, c'est a fortiori une boutade* », explique la directrice du Média TV, Aude Lancelin, qui a beaucoup contribué à populariser son œuvre. Selon elle, Michéa est un homme de gauche détesté par « *la gauche Libé qui aimerait bien se passer du peuple. Le mauvais peuple, vous savez, celui qui vote mal. La droite passe derrière, et fait de la récup. Elle utilise les phrases sur l'antilibéralisme culturel de Michéa, et évite de parler de son antilibéralisme économique.* » Sur ce dernier point, Michéa n'est pas entièrement d'accord. S'il ironise volontiers sur « *les gens de droite qui vénèrent le marché tout en vomissant ses conséquences* », il sait qu'il existe une droite réellement sensible à ses idées. « *A la radio, on reconnaît immédiatement quelqu'un qui se définit comme de gauche à des phrases comme "je ne peux pas comprendre comment on peut penser cela"* », constate le philosophe. *L'homme*

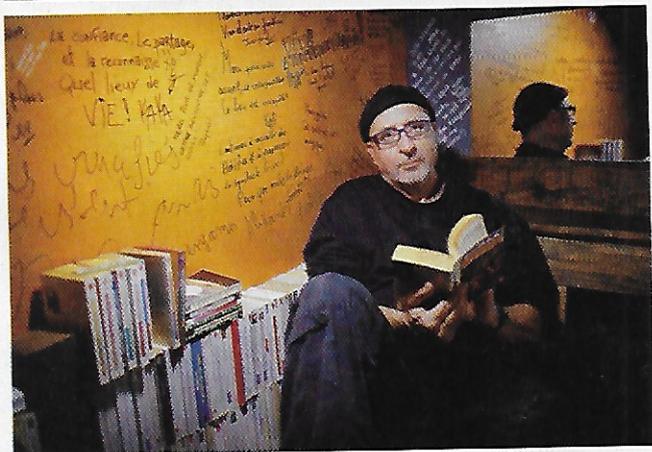
de gauche aujourd'hui est celui qui se vante de ne pas comprendre. Le paradoxe, c'est que c'est très souvent chez des gens de droite, particulièrement la droite populaire qui est de droite par attachement à un certain nombre de valeurs traditionnelles plutôt que par amour de l'argent, que se trouve la capacité de faire des pas vers une compréhension de l'autre. » Pour son ami Sébastien Lapaque, réduire Michéa à sa dimension idéologique est de toute façon une erreur. « *Ce n'est pas un doctrinaire ni un maître à penser mais un passeur, un éducateur comme il le dit à propos d'Orwell. Un génial prof de philo dissident qui n'aime rien tant que voir ses élèves penser* », explique l'écrivain. La philosophe du conservatisme Laetitia Strauch-Bonart, qui a été son élève en terminale au lycée Joffre de Montpellier, en 2001, ne dit pas autre chose : « *Son cours a été un déclic pour moi. Il avait quelque chose de magique comme pédagogue.* » Mais celui qui vise le plus juste à propos de Michéa est peut-être le géographe Christophe Guilluy : « *Au-delà de la richesse de sa pensée, il est l'incarnation de ce qu'il dit. Sa proximité avec le peuple n'est pas une posture.* » S'il y a un fil rouge dans la vie et l'œuvre de Michéa, c'est en effet son attachement aux classes populaires qu'il n'a jamais trahi.

RETRAITE À LA FERME

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes. Michéa, si. Tous deux sont aussi résistants. Il naît en 1950 dans une cité du XII^e arrondissement, une HLM en briques rouges de six étages qu'on réservait aux ouvriers et artisans provinciaux qui montaient à Paris. Les communistes se regroupaient dès l'école primaire et formaient une sorte de contre-société avec ses fêtes de quartier, ses associations de masse, ses groupements sportifs. « *J'ai grandi avec mes voisins. Il y avait beaucoup d'entraide. Quand sous la gauche tout a été privatisé, les classes populaires ont été chassées et c'est devenu, une fois retapés, des logements pour bobos* », regrette Michéa. Du communisme, il retient aujourd'hui avant tout l'idéal communautaire. S'il garde des relations d'amitié avec ses anciens « *camarades* », il a quitté le parti dans les années 1970, dégoûté par le totalitarisme de l'Union soviétique.



Ci-dessous, Caractères, la librairie indépendante de Mont-de-Marsan, est plus qu'un simple magasin de livres : un lieu de vie et de rencontres.



Le jeune Michéa est un surdoué. En 1972, il devient le plus jeune agrégé de philosophie de France, puis part enseigner à Montpellier. Boursier à 100 %, il n'avait pas le droit d'échouer. L'écriture pourtant ne viendra que beaucoup plus tard, en 1995. C'est son ami Alain Martin, ancien libraire et créateur des Editions Climats qui le force à écrire après être tombé par hasard sur un article consacré à Orwell que Michéa destinait à une revue. Ce sera *Orwell, anarchiste tory*. Un succès inattendu qui sera suivi de beaucoup d'autres. Paru en 1999, *L'Enseignement de l'ignorance*, charge contre les dérives « pédagogistes » de l'école, est sans doute son livre le plus visionnaire. Jean-Claude Michéa est le premier à dénoncer la novlangue grotesque des sciences de l'éducation qui fait de l'élève un « apprenant » et du maître, un « manager de l'aventure quotidienne de l'apprendre ». « Il y a vingt ans, j'avais prédit qu'un jour on se poserait la question des portiques à l'entrée

“IL EST L'INCARNATION DE CE QU'IL DIT. SA PROXIMITÉ AVEC LE PEUPLE N'EST PAS UNE POSTURE”

Christophe Guilluy

des lycées pour détecter les objets métalliques. Tout s'est passé plus rapidement que je l'avais prévu. » Toute sa carrière, Michéa refusera d'enseigner à l'université. Par défiance pour le petit monde universitaire, mais aussi parce qu'il estime son travail au lycée plus utile. Désormais à la retraite, c'est depuis sa ferme des Landes qu'il a écrit son dernier livre justement intitulé *Le Loup dans la bergerie* (Flammarion). Il y a deux ans et demi, il a décidé d'aller au bout de ses idées. Il a vendu son appartement montpelliérain pour acheter deux petits hectares de terre. Avec sa femme Linda Wong, fille de maraîchers vietnamiens, Michéa tente de vivre en autosuffisance, allant jusqu'à couper le bois lui-même pour se chauffer. « Nous ne sommes pas des calvinistes puritains, mais c'était une démarche politique de ma part. On ne peut pas prétendre défendre les classes populaires si l'on ne partage pas leurs conditions de vie. » Et Michéa, malicieux, d'ajouter : « Mes voisins éleveurs connaissent mieux l'Europe que les journalistes parisiens. Ils maîtrisent parfaitement la législation européenne car ils en sont les premières victimes. L'idée qu'ils seraient perméables aux idées populistes car on ne leur a pas suffisamment expliqué l'Europe est absurde. »

ANTI-ANTISPÉCISTES

L'ancien citadin s'est d'autant mieux intégré au village qu'il a compris l'univers des chasseurs. « Je n'ai jamais été chasseur en tant qu'urbain, mais j'ai découvert un monde incroyablement sensible et intelligent. C'est un plaisir d'échanger avec eux. » Cette nouvelle vie a également bouleversé son rapport à la nature et à l'animal. « Le végétarien dit : “Je ne mange que des légumes”, mais faire pousser le moindre légume, c'est devoir tenir à distance, voire exterminer, quantité incroyable d'animaux. On s'aperçoit que si on laisse les taupes, les étourneaux, les limaces, les pucerons, etc., le végétarien dans son restaurant parisien ne pourra pas manger sa tourte aux légumes, ironise-t-il. Les végétariens et les antispécistes rêvent de refonder la nature avec des araignées câlines, des requins et des crocodiles modifiés génétiquement qui viendront chercher des caresses. Ils ne voient pas qu'ils sont en train de créer le monde le plus urbanisé, technicisé, dénaturé, artificialisé qui existe. »

A la campagne, Michéa a dû renoncer à lire son journal avec son café le matin. Là-bas, les kiosques n'existent pas. Le téléphone fixe est le seul qui marche normalement dans la région alors que la réception des mobiles est très aléatoire voire impossible chez beaucoup de ses voisins. Le plan numérique de Macron n'est pas arrivé jusqu'à eux. « Ce que j'ai sous les yeux depuis deux ans et demi, c'est la vérification quotidienne des analyses et des intuitions de Christophe Guilluy », note le philosophe. Regrette-t-il pour autant son ancienne vie ? Pas une seconde. « Ici, la vie est dix fois plus rude, conclut Michéa, mais cent fois plus belle. » ■

Alexandre Devecchio